

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La revanche des femmes

Minette Walters, *Chambre froide*, Outremont, Québecor, 1995, 344 p., 24,95 \$.

Joyce Carol Oates, Foxfire. *Confessions d'un gang de filles*, Outremont, Québecor, 1995, 384 p., 24,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 83, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38901ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1996). Compte rendu de [La revanche des femmes / Minette Walters, *Chambre froide*, Outremont, Québecor, 1995, 344 p., 24,95 \$. / Joyce Carol Oates, Foxfire. *Confessions d'un gang de filles*, Outremont, Québecor, 1995, 384 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (83), 26–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La revanche des femmes

Il s'en trouve encore pour croire aux vertus de la solidarité féminine.
Et montrer que celle-ci peut aller fort loin.

TRADUCTION
Francine Bordeleau

LES ÉCRIVAINES ANGLOPHONES seraient-elles les seules à encore oser produire, aujourd'hui, une littérature que l'on pourrait qualifier de « féministe » ? D'aucuns, il est vrai, se plaisent à dire que la thématique est obsolète. Obsolète pour qui ? *La voleuse d'hommes*, de Margaret Atwood (Robert Laffont, 1994), a trouvé son contingent de lecteurs ; de même pour les essais *pro, anti* ou *néo* féministes.

Trio infernal

Ce thème-là est recyclable à l'infini. La Britannique Minette Walters, elle, a choisi la voie populaire du polar. Bien lui en prit, car ce livre publié en 1993, qui est aussi son premier, a remporté le John Creasy Award décerné au meilleur roman de littérature policière.

Il faut dire que Minette Walters nous offre une intrigue des plus ingénieuses. Cela s'ouvre, comme il se doit, sur une mort d'homme. Le cadavre, retrouvé dans la « glacière » d'un manoir — une sorte d'antique chambre froide située au fond d'un parc —, est méconnaissable : à moitié décomposé, il semble avoir été la proie des charognards. Les policiers pensent d'emblée qu'il s'agit du cadavre de David Maybury dont la disparition, survenue dix ans auparavant, n'a jamais été élucidée.

À l'époque, le commissaire Walsh, qui était chargé de l'enquête, avait fortement soupçonné Phœbe, la jeune femme de Maybury. Et voilà qu'on découvre un cadavre dans la chambre froide de sa propriété ! Walsh, trop ravi de reprendre cette enquête qu'il avait dû abandonner faute de preuves, a décidé, avec l'aide du sergent-détective Andy Mc Loughlin, de traquer Phœbe et les deux amies qui vivent avec elle.

Phœbe, Diana et Anne : font-elles jaser, ces trois-là ! La majeure partie du village envie ces femmes plutôt jeunes, plutôt belles, plutôt aisées financièrement et sans hommes (du moins pas à demeure). Sorcières, lesbiennes — l'injure suprême ! —, meurtrières tant qu'à y être : hommes frustrés et femmes jalouses leur donnent toutes les épithètes, leur prêtent tous les vices.

Mais quoi qu'en pense le misogynne Walsh, par trop pressé de coffrer Phœbe et ses amies, l'affaire n'est pas si simple. D'abord le cadavre, on l'a dit, est méconnaissable. David Maybury ? Peut-être a-t-il tout bonnement fui vers d'autres cieux. Et puis on constate rapidement qu'une autre disparition est survenue à peu près au moment de la mort de l'homme trouvé dans la chambre froide : celle de Daniel Thompson, un type qui avait monté une douteuse affaire de radiateurs transparents (!) et englouti les économies d'un certain nombre d'individus. Dont celles de Phœbe, justement...

Mais les apparences sont d'autant plus trompeuses que tout au long de cette histoire crue — personnages, vocabulaire et anecdote ne sont guère soumis aux règles de la rectitude politique —, Minette Walters

multiplie chausse-trappes et faux-semblants avec une aisance et un plaisir évidents.

Quintette machiavélique

Les héroïnes de la très prolifique écrivaine états-unienne Joyce Carol Oates — elle n'a pas soixante ans et les Éditions Stock viennent tout juste de traduire *Corky*, son vingt-troisième roman — sont des adolescentes. Quinze-seize ans. Insolentes et radicales. Rebelles et irrécupérables. De la graine de délinquantes, pensent les habitants de Hammond, la petite ville industrielle, située au nord de New York, où les filles de *Foxfire* gaspillent leur belle jeunesse. Mais les habitants de Hammond sont de beaux salauds. Prenez le respectable Lloyd Buttinger, le prof de maths : toujours à essayer de frôler les seins des filles, toujours à s'acharner sur cette « boubole potelée aux seins et aux fesses ballottantes (*sic*) » qu'est Rita O'Hagan.

C'est un peu à cause du libidineux Buttinger que tout a commencé. « Legs » — Margaret Ann Sadovsky de son vrai nom — explique à Maddy, la narratrice du récit, le b. a. b. de la solidarité féminine : s'il n'y avait pas Rita, Buttinger s'en prendrait de toute façon à une autre fille. Il faut donc faire front commun contre l'ennemi.

Elles seront cinq : Legs, la commandante ; Goldie, la première lieutenant ; Lana ; Rita ; Maddy. Leur ennemi, en ce milieu des années cinquante : l'homme. Et, accessoirement, le reste de la société.

Par Legs, qui est la figure centrale du livre, les autres filles sont initiées aux théories de la lutte des classes et du féminisme. On voit tout de suite la différence entre elles et les bandes de garçons : ceux-ci, plutôt veules et demeurés (mais la très grande majorité des personnages masculins, ici, ne sont ni intéressants, ni positifs), des petits voyous insignifiants, se réunissent par lâcheté.

Ainsi grâce à Legs qui, à seize ans, « sait déjà que le pouvoir n'a jamais besoin de céder le moindre pouce de pouvoir », elles feront l'apprentissage du monde, avec ses iniquités, ses horreurs et son sexisme. Plus que la seule relation des quatre cents coups du gang, *Foxfire* donne d'ailleurs à lire, en quelques images sombres, violentes et souvent sordides — parfois même extraordinairement saisissantes — l'état d'un monde déliquescence et opprimant, d'un monde en guerre, pour tout dire.

Joyce Carol Oates a écrit un récit puissant, au ton certes un peu didactique, voire militant, qu'on pardonnera cependant aisément. Mais on ne pardonnera pas à l'éditeur son illustration de couverture, particulièrement hideuse, qui ne rend aucunement justice au roman.

